

COMITE FRANÇAIS PIERRE DE COUBERTIN

VENEZ ET PARTAGEONS

Avec sa candidature à l'organisation des Jeux olympiques de 2024, Paris s'inscrit dans une tradition qui remonte à... la Révolution !

Pour célébrer la fondation de la première république française née le 22 septembre 1792, la Convention propose rien de moins que de rénover les JO ! Ainsi, Gilbert Romme, député montagnard, monte à la tribune : « *C'est après quatre ans de Révolution et dans l'année bissextile que la nation, renversant le trône qui l'opprimait s'est établie en république... après une première disposition que la concordance avec les observations astronomiques rend nécessaire, la période sera toujours de quatre ans pour le jour intercalaire de février : les jeux publics que vous instituerez la rapprocheront de l'Olympiade des Grecs : nous vous proposons de l'appeler l'Olympiade française...* »

Le 22 septembre 1796 a lieu la « Première Olympiade de la République » devant 200 000 personnes rassemblées sur le Champ de Mars. Une seconde édition olympique aura lieu en 1798. Les dirigeants révolutionnaires envisagent même de convoquer l'Europe à ces fêtes mais Napoléon inversera le cours des événements...

Les Lumières, la Révolution et l'olympisme font bon ménage, selon la formule d'Alain Arvin-Bérod dans *Les Enfants d'Olympie* (Ed. du Cerf, Paris, 1996).

On commence à voir émerger le cheminement olympique moderne en France dès la Renaissance, en 1546, avec la première ode pindarique de Ronsard. Pindare est, avec Bacchylide et Simonide, l'un des grands poètes lyriques grecs (largement inspirés et financés par le sport) de la fin de la période archaïque (~VI^e siècle), à l'articulation avec la période classique (~V^e siècle) qui voit l'avènement de la philosophie. Il publie des odes composées pour des victoires aux grands jeux de l'Antiquité : les *Olympiques* (dans la plaine d'Elide, au nord-ouest du Péloponnèse), les *Pythiques* (à Delphes), les *Néméennes* (dans le bois de Némée, au sud-ouest de Corinthe) et les *Isthmiques* (à Corinthe même).

Henri IV, à peine entré dans Paris en 1594, se rend au tripot de la Sphère. Son règne marque l'apogée de la paume : plus de deux cents jeux à Paris. Cependant, l'esprit de la Renaissance n'est guère sportif : à la veille de la Révolution, il en restait dix. Les œuvres de cette époque ne s'inspirent plus du Moyen Âge mais de l'art gréco-romain. Avec l'invention de l'imprimerie, la littérature est plus accessible et cela permettra aux philosophes du mouvement des Lumières, au XVIII^e siècle, de combattre l'obscurantisme par la diffusion du savoir.

Cette volonté éducative donne sa place au sport comme l'exprime, par exemple, Jean-Jacques Rousseau : « *S'élançer d'un bout de la salle à l'autre, juger le bond d'une balle encore en l'air, la renvoyer d'une main forte et sûre, de tels jeux conviennent moins à l'homme qu'ils ne servent à le former* » en 1762 dans son *Émile ou De l'éducation*.

Un ouvrage à la forte audience, publié en 1787, va jouer un rôle important dans cet engouement de nos Révolutionnaires pour les Jeux olympiques : *Les voyages du jeune Anacharsis en Grèce*, de l'abbé Barthélemy.

Ce livre reprend le texte d'un auteur grec : Lucien de Samosate. Cet écrivain satirique du II^e siècle a publié des petits traités sur les sujets les plus variés. Parmi ses dialogues on trouve l'*Anacharsis* où un philosophe scythe, Anacharsis, vient rendre visite à Solon

(Anacharsis et Solon seront rangés au nombre des Sept Sages) à Athènes en ~588 et dans lequel le visiteur interroge son hôte, non sans malice, sur l'utilité du sport.

Les réformes de Dracon, à la fin du ~VII^e siècle, sont tellement "draconiennes" qu'elles ne fonctionnent pas. La démocratie s'installera à Athènes avec celles de Solon, ce qui attire la curiosité d'Anacharsis. Lucien nous offre un dialogue savoureux lorsque le visiteur s'étonne devant l'entraînement des athlètes : « *Je voudrais bien savoir ce qu'ils gagnent à faire ces exercices. Pour moi, je les crois un peu fous de se démener ainsi et l'on me persuaderait difficilement qu'il n'y ait pas d'extravagance à se comporter de la sorte* ». Solon sera harcelé de questions avant de conclure : « *Ce n'est pas uniquement en vue des concours, pour qu'ils puissent y remporter des prix, car il y en a fort peu dans la foule qui puissent y arriver, mais c'est parce qu'ils retirent encore de ces exercices un bien plus grand pour tout l'Etat et pour eux-mêmes. Il y a en effet un autre concours public ouvert à tous les citoyens et une couronne qui n'est ni de pin, ni d'olivier sauvage, ni d'ache, mais qui renferme en elle la félicité humaine, je veux dire la liberté pour chaque individu en particulier et pour la patrie en général, la richesse, la gloire, la jouissance des fêtes établies par nos pères, le salut de notre famille, en un mot les plus belles faveurs qu'on puisse souhaiter d'obtenir des dieux.* ».

Le best-seller de notre bon abbé inspirera une autre rénovation française, au séminaire du Rondeau, près de Grenoble. Les élèves ont pris très au sérieux ces grands jeux de l'ancienne Grèce et, encouragés par leurs professeurs qui introduisent le sport dans l'acte éducatif, ils organisent régulièrement, tous les quatre ans dès 1832, des Jeux olympiques. Un certain Henri Didon s'y illustrera et, nommé supérieur du collège d'Arcueil, il soutiendra le jeune Pierre de Coubertin à qui il offrira la devise olympique.

Il va de soi que l'engouement pour les Jeux olympiques repose sur celui pour le sport dans différents pays.

C'est le cas en Allemagne au début du XIX^e siècle, avec Ludwig Jahn pour le service de la nation, pour la revanche d'Iéna.

L'influence anglaise sera considérable. En 1598, l'Anglais Dallington reproche aux Français d'avoir corrompu les Anglais, qui les imitent en tout, en particulier dans leur passion pour les exercices violents. Mais, après 1815, l'Angleterre commence son siècle de suprématie. A son tour, elle reprend et modifie à son usage le mouvement suscité par Jahn ; elle en fait une pièce de l'éducation, un élément de sa puissance, non par nationalisme exacerbé, mais par souci de régénérescence. L'originalité des éducateurs britanniques consista à faire de l'activité sportive un élément de la formation du caractère : à l'aristocrate, supérieur par sa naissance, s'ajoute le gentleman, supérieur par son éducation.

Sans doute les Anglais ont-ils tiré profit de l'enseignement de Platon qui, dans *Les Lois*, assigne au sport une mission : « *l'entretien du corps, ... l'excellence de l'âme* », annonçant déjà le « *mens sana in corpore sano* » de Juvénal, cinq siècles plus tard. Dans sa *République*, Platon nous livre, par un dialogue entre Glaucon et Socrate, sa vision d'une éducation qui se doit d'être autant intellectuelle que sportive (préfigurant l'eurythmie chère à Pierre de Coubertin). C'est ainsi que le chanoine anglican Kingsley fonde l'association des "Muscular christians" (on voit à nouveau l'importance du rôle joué par des hommes d'Eglise). William Webb Ellis invente le football-rugby. La rencontre à l'aviron entre les universités d'Oxford et de Cambridge remonte à 1829. De 1828 à 1842, le directeur du collège de Rugby, Thomas Arnold, modèle l'esprit sportif de l'Angleterre qui influera sur la vision coubertinienne : l'éducation sportive n'est pas seulement un adjuvant, un couronnement pour équilibrer la formation intellectuelle ; elle est une pièce capitale de l'éducation morale.

Pierre de Coubertin tient là sa conception d'un "olympisme" qui, par l'éducation, promeut un idéal de paix et de fraternité grâce... au retour régulier des Jeux olympiques.

L'origine des Jeux olympiques se perd dans la Grèce primitive entre l'histoire et la légende. Homère décrit parfaitement des compétitions sportives lors du rite funéraire en l'honneur de Patrocle dans le chant XXIII de l'Iliade, du rite initiatique lorsqu'Ulysse est reçu par les Phéaciens au chant VIII de l'Odyssée, du rite matrimonial avec le tir à l'arc pour la main de Pénélope au chant XXI. Ce sont ces rituels très anciens qui donnent son véritable sens au mot épreuve couramment utilisé en sport et font du spectacle sportif un mimodrame. Par ailleurs, Homère au chant XI de l'Odyssée fait référence à des courses de chars dans la plaine d'Elis dont on peut penser qu'il s'agit de compétitions lors de Jeux olympiques.

Nous entrons dans l'histoire avec Iphitos, roi d'Elide, qui, allant consulter l'oracle de Delphes, la Pythie, en vue de sauver la Grèce des guerres intestines et de la peste, se voit répondre qu'il faut réintroduire les Jeux olympiques dans le sanctuaire consacré à Zeus. Les Jeux olympiques sont relancés, la paix est conclue entre Pisates et Spartiates dans une "trêve sacrée", nous sommes en ~884, soit bien avant que les Jeux ne reviennent s'installer durablement pendant douze siècles, 293 éditions sans interruption, de ~776 à 393.

Faire du sport au lieu de faire la guerre : de quoi s'agit-il ? Dans les deux cas, il y a bien un vainqueur et un vaincu, mais, dans le premier, la mort est symbolique : le perdant renaît aussitôt et le titre du gagnant est immédiatement remis en question avec le retour régulier des saisons. En sport, l'ennemi n'existe pas, il n'y a que l'adversaire qui est en fait le partenaire indispensable puisque, sans lui, on ne joue pas. Le sport n'est pas la guerre : à la guerre, on s'oppose parce que l'on n'est pas d'accord, il en résulte la destruction, le chaos ; en sport, on est d'accord pour s'opposer, il en résulte la rencontre, le cosmos.

On passe du sport à l'olympisme par la valorisation du fait que la compétition sportive est avant tout une rencontre.

La notion d'appartenance est forte en sport, elle est marquée par le port du maillot. Cependant il n'y a pas de confusion, celui qui est fier de porter son maillot comprend que l'autre l'est tout autant de porter le sien ; on voit là la différence entre le nationalisme (la haine des autres) et le patriotisme (l'amour des siens). Certes, il ne suffit pas de se rencontrer pour s'aimer, mais au moins ne demeure-t-on plus étranger l'un à l'autre. Même lorsqu'il s'agit d'une première rencontre, l'adversaire est le bienvenu puisque l'on va jouer ensemble. La complicité entre adversaires oblige chacun à mettre sa confiance dans le mystère de l'autre : nous sommes frères (même si on ne s'aime pas).

Tel est le message des Jeux olympiques. A la cérémonie d'ouverture les athlètes défilent derrière leur drapeau. A la cérémonie de clôture ils sont tous mélangés, quelles que soient leur nation et leur discipline, pour clamer qu'ils appartiennent à une même humanité selon les principes de paix et de fraternité si précieux pour Pierre de Coubertin et... pour nous tous !

Venez en 2024 partager ce message commun aux Lumières, à la Révolution et à l'olympisme : un idéal de fraternité.

André LECLERCQ